Teatro
5
E
91

JACQUES REDELSPERGER

MES FRISONS

MONOLOGUE EN VERS

Dédié à Mademoiselle JANE HADING

ILLUSTRATIONS DE MADELEINE LEMAIRE

BIBLIOTECA
FIRENZE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

75

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
DI FIRENZE

PUBBLICAZIONI TEATRALI

RACCOLTE

DAL

CAV. LUIGI SUÑER

AUTORE DRAMMATICO

nato all'Avana il dì 11 Febbraio 1832

N......

16 Maggio 1892

MES FRISONS

MONOLOGUE EN VERS

DU MÊME AUTEUR :

PAQUERETTE, poésies

NINA LA TUEUSE, comédie en vers

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

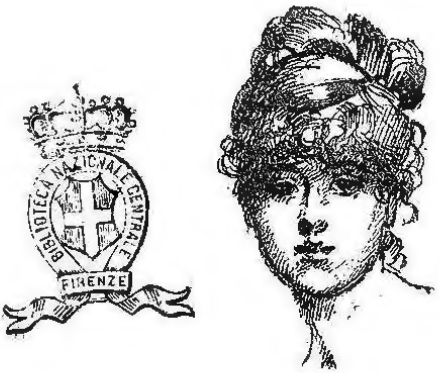
JACQUES REDELSPERGER

MES FRISONS

MONOLOGUE EN VERS

Dédié à Mademoiselle JANE HADING

ILLUSTRATIONS DE MADELEINE LEMAIRE



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1881

MES FRISONS

BERTHE (seize ans).

TOINETTE, femme de chambre. (A la cantonade.)

SCÈNE I.

BERTHE. (Elle entre une serviette d'une main, une fourchette de l'autre.)

Ah ! j'ai l'air d'un caniche?
La langue française est très riche,
Et ce nom me plaît
Tout à fait.
Ah ! si je garde ma coiffure,
Je n'irai pas au bal de la sous-préfecture ?
Le beau malheur ! je n'irai pas...
Mais je conserverai mes frisons en tout cas.
C'est trop longtemps servir de dupe !
Comprenez-vous un père qui s'occupe
De la façon dont je mets mes cheveux?
Et qui me dit d'un ton sentencieux,
En plein dîner, devant les domestiques,
Comme on dresse un procès-verbal :
« Berthe, vous n'irez point au bal
Si vous ne retirez ces frisons fantastiques. »

Un pareil procédé me semble révoltant.
Mais de quoi je me mêle ?
Mon petit papa, trop de zèle !
Ce serait du joli si j'en faisais autant.
Est-ce que je m'occupe, enfin, de la manière
Dont il dispose ses cheveux ?
Parce qu'il est un peu chauve derrière,
A-t-il le droit d'être orgueilleux ?

(Elle chante.)

I.

Nerveux, rouge, coquelicot,
Mon père, altéré de vengeance,
Veut flétrir mon extravagance,
Tout en découpant le gigot.
Et, pendant que ma sœur pleurniche
En voyant son terrible aspect,
J'entends qu'il m'appelle caniche !
C'est un peu moins que du respect...

II.

Me voyant calme sous l'assaut,
Papa, brandissant sa serviette,
En mille éclats brise une assiette,
Et se met à parler très haut.
Et, pendant que sur la corniche
Mon œil fixe un regard direct,
Je l'entends m'appeler caniche !
C'est un peu moins que du respect...

(Parlé.)

Vous pensez si caniche a comblé la mesure !
Aussi, sans prononcer un mot,
Et dédaignant de relever l'injure,
J'ai laissé là mon père et le gigot,

Ma sœur et son sanglot,
Enfin maman et sa triste figure,
Et me voici dans ma chambre, chez moi,
Encor tout en émoi
D'une aussi piteuse aventure,
Mais avec mes frisons, au moins... et mon verrou.
(*Elle ferme la porte du fond au verrou.*)
N'oublions pas non plus du papier dans ce trou,
(*Elle met du papier dans le trou de la serrure.*)
Et le sofa devant la porte.
Maintenant tout est clos.
Je crois que de la sorte
Je puis compter sur un peu de repos.
Un caniche!..... Est-il bien possible que l'on ose
Traiter de semblable façon
Une enfant sans secours, livrée à l'abandon,
Pour qui personne ici ne prendra fait et cause!
Ah! si monsieur Gontran s'était trouvé par là,
Avec son œil et son audace,
Il aurait promptement su mettre le holà,
Et clouer mon père à sa place.
Ah! mais... il ne fait pas bon le pousser à bout,
Songez donc!... un garçon qui reste volontaire
Un an de plus... par goût,
Ce n'est point un homme ordinaire.
Aussi le cotillon de ce soir... Ah! grands Dieux
Mais, j'y pense,
Quel contre-temps affreux!
C'est avec lui que je le danse!

Ou plutôt que j'avais promis de le danser.
Seigneur! que va-t-il en penser?
Il peut, un tel soupçon me glace,
Inviter ma sœur à ma place,
Qui, je le pressens bien, ne peut demander mieux.
Tenez, c'est odieux!
Dire que ces frisons dont on se scandalise
Et qui font jeter les hauts cris,
Je les ai fait venir tout exprès de Paris,
Comptant lui faire une surprise,
Et paraître à ses yeux
Un peu moins de Lisieux.
(*Elle va à sa toilette.*)
C'est qu'ils me vont très bien! dérision amère!
Un caniche! Et ce mot dans la bouche d'un père!
Qu'il en trouve beaucoup
Des caniches frisés avec autant de goût;
Il en parle bien à son aise;
Il préfère sans doute, autour de mon minois,
Des cheveux relevés comme font les Chinois,
Ou des bandeaux à la punaise.
Je sais bien qu'à vrai dire on ne voit plus mon front,
Et qu'il a fort passable mine;
Mais de là, devant tous, à me faire un affront!
On ne voit plus mon front? tant mieux... on le devine!
(*On frappe.*)
Hein! le verrou, quelle chose divine
Et pratique ici-bas!
Qui vive?... on n'entre pas!

TOINETTE (*à la cantonade*).

Mam'zelle, c'est au nom de monsieur votre père...

BERTHE.

Que tu viens en parlementaire...

TOINETTE.

Comment dites-vous ça?
Il ne m'a pas parlé de cet animal-là.

BERTHE.

Explique-toi, n'importe...
Mais n'attends pas que je t'ouvre ma porte.

TOINETTE.

Il veut savoir, tout bonnement,
Si vous vous entêtez dans votre entêtement.

BERTHE.

Ce doute m'humilie;
Dis-lui qu'il est des mots que personne n'oublie;
Que c'est à mon profit qu'il faut signer la paix;
Que le frison demeure et ne se rend jamais!

TOINETTE.

Vous commettez une folie.

BERTHE.

Porte-lui cet ultimatum.

TOINETTE.

Votre petit matum, il n'en saura que faire.
Dominus vobiscum!
Mais pour l'entêtement vous êtes la première.

BERTHE (*seule*).

Quant à leur bal, je n'aurai rien perdu
(Je dis bal, c'est par ironie),
Une méchante sauterie
Avec quatre pelés et pour sûr un tondu,
Où, faute de danseurs, la pauvre jeune fille
Fait vis-à-vis aux mères de famille,
Et cela s'appelle un quadrille!
C'est un whist à musique, un jeu de quatre coins,
Un duel avec deux témoins;
Et c'est cela qui me ferait envie!
Moi, me commettre en un pareil milieu!
Ah! Seigneur! jamais de la vie.
Cela peut-il valoir mon petit coin du feu,
Un livre ou ma tapisserie?
Et c'est ce pauvre père, au fond, qui ne rit pas!
Que de soucis et de tracas!
Pour lui, quelle triste surprise
Lorsque demain matin il saura que sa fille,
Cette tête à l'évent,
Abandonnant ses amis, sa famille,
S'est retirée au fin fond d'un couvent;
Qu'il ne la verra plus qu'à travers une grille!
Dame! aussi, c'était à prévoir
Après la scène de ce soir.
Je n'ai même pas de mérite:
Voilà le résultat des mots un peu trop vifs,
Et je vais au plus vite

Commencer mes préparatifs.

(*Elle prend un sac.*)

Tout d'abord dans ce sac pas une baliverne,
Rien que l'indispensable impossible à laisser :
Ma veloutine et mon fer à friser,
Quelques romans de Jules Verne,
Mon paroissien et la Porte du ciel...
Voilà, je crois, l'essentiel.
Ah ! j'oubliais ma poudre blonde,
Mes gants à huit boutons et mon nœud de velours.
Avec cela je pense aller au bout du monde,
Même en faisant quelques détours.

(*On frappe ; elle cache son sac sous la tablette.*)

Qu'est-ce encore, à la fin ?

TOINETTE.

C'est toujours moi, mam'zelle !

BERTHE.

On n'a pas le respect de mon incognito.
Voyons ! que me veux-tu ?

TOINETTE.

C'est un p'tit écriteau,
Quasiment une lettre,
Que monsieur votre père a dit de vous remettre.

BERTHE.

Ah ! cela le chiffonne un peu ce qu'il a fait.

TOINETTE.

Puis-je entrer, s'il vous plaît ?

BERTHE.

Toi? jamais, moi vivante!

TOINETTE.

Eh! je suis bien votre servante!
Mais alors comment vous passer
La lettre que je vous apporte?

BERTHE.

Cœur ingénu! fais-la glisser
Tout uniment sous cette porte.

(*Prenant la lettre.*)

Les préliminaires de paix!

(*Lisant.*)

« Ma chère Berthe, ta mère et moi nous avons réfléchi. »

(*Parlé*)

Mieux vaut tard que jamais.

(*Lisant.*)

« Puisque tu y tiens absolument, je te permets de venir au bal avec cette coiffure étrange,.. j'ai mon idée. »

(*Parlé.*)

Comment? je te permets! voyez-vous ce prodige!
Ne dirait-on pas, sur ma foi,
Qu'il me contraint et qu'il m'oblige
A garder ces frisons de force et malgré moi!
Voudrait-il me donner le change?
Il reconnaît, et cela par écrit,
Que cette coiffure est étrange,
Et le voilà qui me prescrit
De paraître à ce bal en un tel équipage!

En vérité, c'est trop de persiflage.
« Je te permets » m'ouvre l'esprit.
(*Elle s'assoit devant sa glace.*)
Voyons donc, voyons donc cette étrange coiffure.
Je sais bien qu'à Paris tout irait pour le mieux ;
Mais, à Lisieux,
Cela peut bien paraître audacieux.
Si j'allais faire une longue figure !
Tous mes valseurs, au fond,
Semblent aimer assez mes bandeaux... à la vierge ;
Enfin qui me répond
Que ces frisons-là leur plairont?
Pour le coup, je serais logée à bonne auberge !
Il est certain qu'on ne voit plus mon front,
Et je ne trouve pas vraiment que cela vaille
La peine alors d'en avoir un,
Si sous une épaisse broussaille
On le cache aux yeux de chacun.
Et puis, enfin, cette houppette
Semble vous faire un nez tout en trompette;
Sans compter que c'est énervant,
Que cela vous chatouille au moindre petit vent.
Pourquoi dit-il encor : « J'ai mon idée ? »
O projet infernal !
Il désire que j'aille au bal
De cette sorte accommodée
Pour qu'on s'amuse à mes dépens !
O trahison insigne !
Est-il possible, hélas ! qu'un père se résigne

A vous tendre dans l'ombre un pareil guet-apens?
Ah! ton idée!... Eh bien, je veux avoir la mienne.
Ah! tu veux que dans les salons
Je passe pour un phénomène,
Eh bien, c'est ce que nous verrons.
A mon tour je réclame.
Tu m'autorises les frisons!
En vérité, c'est trop de bonté d'âme ;
Mais grand merci! c'est un peu tard.
Tiens, voilà ce que j'en veux faire.
(Elle arrache le tout.)
Est-ce que tu crois par hasard
Que je n'ai point de caractère?
Et pour te convaincre, je veux
Me coiffer à la Marguerite
Sans une fleur dans mes cheveux
Ou bien alors toute petite,
Avec deux nattes dans le dos
Et sur le front mes deux bandeaux.
(Elle se coiffe comme elle dit.)
Allez donc! maintenant, je serai reconnue;
Mais ce pauvre papa... quelle déconvenue!
Quand donc pourrai-je enfin quitter son toit maudit
Et passer pour jamais le seuil de cette porte?
Quand pourrai-je?.. Ah! mon Dieu! mais j'ai perdu l'esprit.
(Se regardant dans la glace.)
Eh quoi! Berthe, c'est toi qui parles de la sorte!
Mais non, j'ai la berlue ou je ne vois pas clair.
Dis! ce n'est pas à toi ce méchant petit air,

Cet œil et ce regard farouche,
Ce mauvais pli dans le coin de ta bouche,
Ces vilains mots et ces grands bras en l'air.
Mais veux-tu bien te cacher ! quelle honte !
Tiens, pour toi la rougeur à la face me monte !
Tu parles de ton père en ces termes ! Fi donc !
Veux-tu baisser les yeux et demander pardon !
On m'a changé ma Berthe si câline,
Que tout le monde adore sous ce toit
Et dont le cœur est à l'étroit
Si par hasard on lui fait triste mine ;
Berthe en un mot la Benjamine
De ce père adoré contre qui je fulmine.
Allons ! décidément, j'ai perdu la raison.
Moi, quitter sa tendre maison !
Vite un petit grain d'ellébore
Et que toujours mon père ignore,
Je vous en supplie à genoux,
Ce qui s'est passé devant vous :
D'ailleurs, vous pourriez le lui dire,
Il ne vous croirait pas et se mettrait à rire.
En revenant du bal je me corrigerai...

. . . . . .

Mais c'est égal ; caniche était exagéré !...

(*Elle sort.*)

717689

A Quantin imprimeur
Société de 7 bibliophiles